

Jacques-Alain Miller

Vie de Lacan écrite à l'intention de l'opinion éclairée.

Paris : Navarin, 2011, 24 p.

Extraits

(Les italiques dans les citations sont tous de J.-A. Miller)

Le style de Lacan

« Lacan disait qu'on ne l'entendrait enfin, au sens de le comprendre, que lorsqu'il aurait disparu » (p. 2).

« Lacan, contre Molière, était du parti des Précieuses ridicules et des Femmes savantes » (p. 16).

Le texte de Freud sur l'histoire de la psychanalyse

« Nous n'avons pas d'autobiographie de Freud. Si nous en savons long sur lui, c'est d'abord par ce qu'il livre de son inconscient dans ses ouvrages et sa correspondance, rêves, lapsus, actes manqués, et l'interprétation qu'il en donne lui-même. Quand il écrit quelque chose qui pourrait ressembler à une autobiographie, cela s'appelle "Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique". C'est une oeuvre de combat, où il affirme que la psychanalyse est sa création à lui et à personne d'autre, et qu'il est fondé à dire que Jung comme Adler dévient de la trajectoire originelle, seule authentique. S'il a écrit cette histoire, c'est précisément en tant qu'elle n'est pas la sienne, personnelle, mais celle de la psychanalyse comme telle. La raison qui l'a poussé à l'écrire est de faire valoir ses titres de propriété, de déposer son brevet d'inventeur, afin d'interdire à deux de ses élèves l'usurpation qu'ils méditent. Si biographie il y a, elle est toute politique » (p. 10).

L'au-delà et la postérité

« Le statut de la postérité est bien discutable. Diderot, par exemple, l'a discuté, dans sa correspondance avec Falconet, le sculpteur. Queneau l'envoie paître en trois temps : "Et / à la postérité / j'y dis merde et remerde / et reremerde". Lacan me paraît avoir été au diapason. La postérité n'avait absolument pas de consistance pour lui ; il ne lui serait pas venu à l'idée d'en faire un sujet-supposé-savoir. Toute forme de survie au-delà de la mort lui paraissait une fiction, et il s'en passait. C'est du réel qu'il avait le goût. S'il a pu évoquer le temps où l'on reprendrait ses écrits pour y chercher la clef des impasses croissantes de notre civilisation, c'était une déduction plutôt qu'un vœu, à proprement parler. J'ai attristé une très proche de Lacan en lui disant que, s'il m'avait installé dans la position de rédiger ses séminaires, je voyais tout de même chez lui un petit côté après moi le déluge » (p. 13).

La disparité des analystes

« Il n'y a pas d'analyste exemplaire, s'il est vrai que les analystes sont disparates, qu'ils sont, selon l'expression du dernier écrit de Lacan, des *épars désassortis* » (p. 15).

Lacan n'était pas un progressiste

« Il ne croyait pas le moins du monde à la Révolution. Ceci n'est pas une interprétation de ma part. Il citait toujours à ce propos, et cela m'irritait en ce temps-là, l'étymologie du mot : le retour au point de départ. Il l'a dit, écrit, clamé, et dans les années qui suivirent immédiatement 1968. Il ne se gênait pas pour préciser qu'il n'était pas progressiste. C'était

assez évident. Il n'empêche qu'on l'a classé assez sottement parmi les inspireurs de la révolte de mai 1968. Il est vrai qu'il partageait avec la jeunesse révoltée la détestation de quelques semblants. Et puis, entre révoltés, on se comprend » (p. 22).

Ethique – Sens de la justice – Intentions – Désir – Anticonformisme

« Lacan n'était pas un juste. Il n'était pas tourmenté par le devoir de justice. Il m'avait même dit, et dit à tous, à la télévision, l'indifférence qu'il vouait à la justice distributive, celle qui veut que, de chacun, il en soit selon ses mérites » (p. 3).

« Pour lui [Lacan], un analyste qui s'excuse au nom de ses bonnes intentions, *c'est à se tordre* » (p. 12).

« L'éthique n'est pas la morale. Par beaucoup de traits, et même par un trait essentiel, Lacan n'était pas et ne se croyait pas un homme de bien. “Je n'ai pas de bonnes intentions”, dit-il une fois à son séminaire, moquant les préjugés de ceux qui pensent bien » (p. 12).

« Il est clair que Lacan voulut être une exception, et s'assumait comme tel. [...] Il évoquait sa vie, écoutez bien, comme “une vie passée à vouloir être Autre malgré la loi” » (p. 15).

« Que veut dire ce “malgré la loi”, à le prendre au sérieux ? Lacan s'avoue fièrement transgresseur, et joue au délinquant, au vaurien, au voyou. [...] Lacan est en effet quelqu'un qui bravait la loi, et dans les plus petites choses. » (p. 16)

« Il ne vous est pas arrivé de conduire une voiture avec Lacan à vos côtés pour passer, mais il faut que vous sachiez que, s'il y avait une chose qu'il trouvait “absolument intolérable”, c'était d'avoir à s'arrêter aux feux rouges. Je n'allais pas jusqu'à brûler le feu pour lui, comme lui le faisait à tout coup quand il conduisait, j'essayais d'avoir toujours le feu vert. Mais, une fois, sur les quais, non loin de la rue de Lille, voilà que je tombe tout de même sur un feu rouge. Lacan avait alors 75 ou 76 ans. Il ouvre la portière, met pied à terre, monte sur le trottoir, et continue d'avancer seul, fonçant tête baissée, comme à son habitude. Il était du signe du Bélier, et la description des natifs de ce signe, dans tel ouvrage d'astrologie, lui va comme un gant. J'ai obtenu, de l'autre côté du feu, qu'il remonte dans la voiture. Mais ce comportement apparemment irrationnel montre bien que son “malgré la loi” n'était pas qu'une formule : il y avait chez lui comme une intolérance pure et simple au signal *stop* en tant que tel. Là était, aurait-on dit, son impossible à supporter, son réel à lui.

Voici ce que m'a raconté sa fille.

Un jour, elle le conduit du nord de l'Italie à Stockholm, où doit avoir lieu le congrès de l'Association internationale de psychanalyse. Nous sommes en 1963, le congrès porte sur la sexualité féminine ; en séance administrative, le cas Lacan sera tranché par l'Exécutif, en compagnie du cas Dolto, et ce sera son “excommunication”, dira Lacan l'année suivante. Judith conduit très bien, à une vitesse soutenue, moyenne, son père s'en satisfait, il est content. Elle sait qu'il ne supporte pas les feux rouges, et donc, elle s'arrange pour ne pas en rencontrer. Pendant 500 kilomètres, miracle : pas un seul feu rouge ! Elle est ravie. À la sortie de Langres, elle tombe sur un passage à niveau : le train va passer, la barrière descend. Et Lacan : “Je n'aurai jamais dû te faire passer par là”.

Ai-je à craindre que l'on aille faire comme Lacan ? Un tel rapport à l'Autre, à ses interdits les plus légitimes, un tel rapport d'impatience, n'est pas donné à tout le monde. Voilà une éthique qui dénote un mode d'être très singulier » (p. 17).

« Au restaurant ou au café, quand le garçon négligeait son appel, passait sans voir, avec ce regard fixe et vide à la fois qui trahit la volonté bien arrêtée de ne pas sembler voir ce que

l'on voit en effet, Lacan ne restait pas sans mot dire. Il ne se contentait pas de claquer des doigts, d'agiter le bras, de murmurer un "S'il vous plaît", ou encore de se lever pour tirer le garçon par la manche. Carrément, il hurlait. Il lançait d'un seul souffle un "0000hhhh !", un seul, mais si sonore, si puissant, si prolongé, que tous dans la salle sursautaient et se retournaient sur lui, sur nous, l'air effrayé ou l'œil furibond. Le garçon de café, n'ayant plus le loisir, comme dans *L'Être et le Néant*, de jouer au garçon de café, accourait, démontrant par là les pouvoirs de la parole dans le discours du maître. Encore fallait-il que le maître, en l'occasion, y mette le ton et paye de sa personne. Lacan se souciait comme d'une guigne des réactions du public — tranquille comme Baptiste dès qu'il avait ce qu'il voulait » (p. 18).

« Des anecdotes où il tempête, écume, fulmine, contre tout obstacle quel qu'il soit, ou grince devant tout ce qui lui résiste — et qui est quoi ? sinon peut-être ce que lui-même appelle le réel — il y en a à foison. Pour que Lacan ait tourné vers vous ce visage, il suffisait que vous ayez, à un moment ou à un autre, fait fonction de ce feu rouge ou de ce passage à niveau qui arrête le sujet dans l'élan de son désir, ou encore de ce regard vide qui ignore sa demande. Cependant qu'on ne s'y trompe pas : il faisait cela, la plupart du temps, avec discernement. Il ne montrait ce visage que s'il avait chance, ce faisant, d'obtenir ce qu'il voulait » (p. 18s).

« Certains se plaisent à lui prêter des passions basses, qui sont, j'en jurerais, les leurs : fortune, notoriété, pouvoir. Mais tout cela va de soi pour l'homme de désir, ce sont des moyens de son désir, ce n'est pas son désir. Lacan incarnait au contraire ce qu'il y a d'énigmatique, de peu rassurant, voire d'inhumain dans le désir, et il reste encore aujourd'hui une énigme » (p. 19).

« J'aime beaucoup le Lacan intraitable *au quotidien*. Si on regarde le personnage avec plus d'indulgence que les *petits-bourgeois*, et un peu d'affection, on voit bien que braver comme il le fait les préjugés, les bonnes manières, voire la loi — mais laquelle ? je le dirai — c'est, à proprement parler, héroïque. C'est, en somme, mettre en question l'ordre du monde. "Tâcher toujours plutôt à changer mes désirs que l'ordre du monde", la belle maxime cartésienne qui résume tout ce qui est sagesse antique et moderne, n'était pas pour Lacan. Il était du parti contraire. Il entendait, lui, changer autour de lui le train des choses, leur train-train, et avec une obstination, une persévérance, une constance, qui faisait mon admiration, et qui m'incitait, non pas certes à l'imiter, mais à le seconder. Et, ici, je pense à ce qui fut son avant-dernière parole avant de sombrer dans le coma : "Je suis obstiné" » (p. 20) ¹

« Les anecdotes lacaniennes sont toutes vraies, même celles qui sont fausses, car, en saine doctrine, la vérité se distingue de l'exactitude, et elle a structure de fiction. Tout ce qui court sur le personnage de Lacan, de vu, d'entendu, ou de forgé, inventé, ou simplement de mal entendu, qui le diffame ou qui l'encense, converge à peindre l'homme de désir, et même de pulsion, qu'il était. Comment ne pas se dire : "En voilà un, au moins, qui ne s'en laissait pas conter" ? Il était révolté, insurgé, exigeant, jusque dans les plus petites choses de la vie. C'est peut-être cela, le plus difficile, une insurrection quotidienne, de tous les instants, pour avancer sur son chemin, ne pas s'en laisser distraire, ne pas se laisser arrêter par les autres, par l'autre, l'indifférence de l'autre, sa sottise, sa maladresse, sa mauvaise

¹ Descartes : « Ma troisième maxime était de tâcher toujours plutôt à me vaincre que la fortune, et à changer mes désirs que l'ordre du monde, et généralement de m'accoutumer à croire qu'il n'y a rien qui soit entièrement en notre pouvoir que nos pensées » (*Discours de la méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences*, 1637. Rééd.: *Œuvres de Descartes*. Paris: Joseph Gibert, s.d., Tome 1, p. 31).

foi, c'est-à-dire quoi, en définitive ? — ses symptômes. Et, en fin de compte, son inconscient. Et la connerie de sa jouissance.

L'insurrection vigilante, perpétuelle, de Lacan, faisait voir par contraste à quel point nous sommes à chaque instant résignés, moutonniers. On attend son tour, on fait comme on nous dit, on ne veut pas être la tête qui dépasse, ou alors seulement si c'est aux applaudissements de la foule ou des médias. La révolte de Lacan n'était pas celle d'un simple asocial, elle était bien plus radicale. C'était, pour ainsi dire, celle d'un extra-terrestre, un être qui, venant d'un autre univers, aurait été vraiment *jeté dans le monde*, selon le poncif heideggérien, et qu'impatienteraient les limites prescrites aux humains par l'esthétique transcendantale, celle de Kant, c'est-à-dire les formes *a priori* de la sensibilité, l'espace et le temps, voire la table des catégories — ce genre de choses, vraiment basiques.

La fin de la certification des didactiques lacaniennes par l'A.I.P.

Moyennant quoi, dans l'ensemble, on ne peut pas dire qu'il ait été téméraire. Il a mesuré ses audaces. Il n'a jamais eu la moindre complaisance pour les prestiges de la cause perdue. Il n'a pas tellement pâli de la rétorsion de l'Autre. Oui, bien sûr, une Association internationale alors basée à Chicago l'a persécuté, chassé — ou plutôt a voulu l'émasculer comme analyste, en lui interdisant de former des gens. N'en faisons pas toute une histoire. En définitive, elle pouvait peu, sinon aider au *rinforzando* de la calomnie.

Lacan, de son côté, avait de la ressource, ne se laissa pas intimider, et manœuvra comme un chef. C'est alors que je l'ai connu, janvier 1964, et je fus le témoin direct, et aussi l'un des instruments, de sa brillante contre-offensive. Il triompha en France, au prix d'y rester enfermé, car coupé du milieu international. Mais cela nous fut insensible — non pas à lui. À cette époque, quand on humait l'air du Quartier-latin et de Saint-Germain-des-Prés, on se sentait encore au centre du monde intellectuel, ou du moins sa composante la plus précieuse et rare. Pour ma part, ce n'est que très peu avant 1981, et la disparition de Lacan, que je m'aperçus que sa théorie, et ceux capables de la véhiculer, étaient impatientement attendus dans le monde, au moins le monde latin » (p. 21).

Commentaire, par Jacques Van Rillaer, de la phrase

« une Association internationale alors basée à Chicago l'a persécuté, chassé — ou plutôt a voulu l'émasculer comme analyste, en lui interdisant de former des gens. »

Les faits :

Ernest Jones signale que « Freud gardait chacun de ses malades pendant exactement 55 minutes, afin de se réserver entre les séances 5 minutes qu'il utilisait à reposer son esprit et à le rendre apte à recevoir de nouvelles impressions² ». Roazen, qui a interrogé des analysés de Freud, note que « les séances avec ses patients duraient cinquante minutes, puis il prenait dix minutes pour se détendre »³. En 1927, Freud reproche vivement à Rank

² *Sigmund Freud : Life and Work*, Vol. 2, Basic Books, 1955. Trad., *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, PUF, 1961, vol. 2, p. 406.

³ Paul Roazen, *Meeting Freud's family*. University of Massachusetts Press, 1993. Trad.: *Mes rencontres avec la famille Freud*, Seuil, Coll. Le Champ freudien, 1996, p. 191.

de faire des séances de 35 minutes⁴. Depuis, la règle des 45 à 55 minutes s'est imposée chez les freudiens orthodoxes.

Au début des années 50, les autorités de l'Institut de psychanalyse ont constaté que Lacan menait une quinzaine de didactiques, ce qui signifiait environ quarante-cinq séances par semaine. Elles concluaient que Lacan ne faisait sans doute plus que des didactiques. Rien d'étonnant à cela. Freud lui-même, dès qu'il a pu, n'a plus analysé que des élèves en formation. Il ne s'est pas gêné pour écrire que dans les premiers temps, il traitait des patients, mais qu'ensuite ses analyses didactiques sont devenues prépondérantes⁵.

Il ne faut pas avoir été dans le sérail psychanalytique pour comprendre l'avantage de faire des didactiques : ce sont souvent les traitements les plus rentables et toujours les plus confortables. Les élèves-analystes ont été sélectionnés et n'ont, en principe, pas de gros problèmes, ils arrivent toujours à l'heure, ils paient rubis sur l'ongle, ils n'osent pas interrompre la cure ni même critiquer le comportement du didacticien⁶. Chez Lacan, deux motivations sont apparues évidentes : gagner de plus en plus d'argent, s'enrichir et avoir un maximum de disciples, faire école, détenir de plus en plus de pouvoir.

Au fil des ans, le nombre d'analysants en didactique augmentant, les autorités psychanalytiques internationales ont mené plusieurs enquêtes sur la durée des séances chez Lacan. A partir de 1953, les dirigeants de l'*Association Internationale de Psychanalyse* (IPA) vont, à plusieurs reprises, rappeler Lacan à l'ordre. Chaque fois, il y aura « promesses de Lacan, non tenues, bien sûr, puis colères, amabilités, injures, rapprochements, ruptures »⁷. En juillet 1963, l'IPA retire à Lacan le titre de didacticien. Les élèves en analyse avec lui doivent continuer leur formation avec un analyste agréé. Lacan reste membre de la Société Française de Psychanalyse, il peut continuer à analyser des patients et faire des cours pour de futurs analystes. Il fulmine. Coup de théâtre le 21 juin 1964 : il fonde l'« Ecole Française de Psychanalyse », rebaptisée peu après « Ecole Freudienne de Paris ». Il la présidera jusqu'à sa dissolution, par lui-même, en 1980, peu avant sa mort.

A partir de 1964, Lacan est maître d'édicter de nouvelles règles et d'appliquer celles qui lui conviennent. Les « séances à durée variable » (mais sans diminution de prix) sont l'innovation la plus spectaculaire du gourou parisien. Les années passant, Lacan recevra en moyenne 10 patients à l'heure, environ 80 par jour. A la fin de sa vie, il pratiquait des « non-séances » : l'élève psychanalyste venait chaque jour payer une séance sans même s'installer sur le divan, avec pour seul objectif d'être reconnu analyste par Lacan.

Pour des témoignages et plus de détails :

« Comment Lacan psychanalysait »

Science et pseudo-sciences, 2010, n° 293, p. 96-106. En ligne :

<http://www.pseudo-sciences.org/spip.php?article1553>

⁴ Cité dans S. Freud & S. Ferenczi, *Correspondance. Tome III, 1920-1933*, Calmann-Lévy, 2000, p. 362.

⁵ « Die endliche und die unendliche Analyse » (1937), G.W., XVI, p. 68. Trad., *Œuvres complètes*, PUF, 2010, XX, p. 25.

⁶ A titre d'exemple, le témoignage de Kardiner dans *Mon analyse avec Freud* (Trad., Belfond, 1978, p. 90) : « J'avais peur de Freud : je craignais qu'il découvre mon agressivité cachée. Je passai donc une alliance muette avec Freud : "Je continuerai d'être docile pourvu que vous m'accordiez votre protection". S'il me repoussait, je perdais à jamais toute chance d'entrer dans le cercle magique de la profession ».

⁷ Alain de Mijolla, « La psychanalyse en France », In : R. Jaccard, éd., *Histoire de la psychanalyse*, Paris, Hachette, 1982, p. 84.